

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



M^{ME} SÉVERINE



Caroline RÉMY, dame GUEBHARD, connue sous le pseudonyme de SÉVERINE, journaliste française, naquit à Paris le 27 avril 1855. De passage à Bruxelles en 1880, elle rencontra Jules Vallès réfugié dans cette même ville. Après l'amnésie, elle le revit à Paris et commença à travailler avec lui, revoyant, corrigeant les épreuves de ses articles; c'est ainsi qu'elle collabora à ceux qu'il fit paraître dans le *Réveil*, le *Gil-Blas* sous le pseudonyme d'Arthur Vingtras et à la *France*, au *Matin* ainsi qu'au *Bachelier*, à la *Rue de Londres* et à *l'Insurgé*, ouvrages de Jules Vallès dont le dernier parut d'abord en partie seulement dans la *Nouvelle Revue*.

Dans les premiers numéros du *Cri du Peuple* qui reparut en 1883, commandité par le docteur Guebard, elle signa une quinzaine d'articles.

Après la mort de Jules Vallès en 1885, le *Cri du Peuple* fut dirigé pendant quelques mois par le Comité des Cinq qui s'était formé le soir même de l'enterrement du directeur.

Au commencement de 1886, divorcée d'un premier mariage malheureux puis remariée avec le docteur Guebard, Séverine prit la direction du journal de Vallès mais au bout de deux ans, après avoir dépensé 400,000 fr. de la commandite elle dut abandonner le journal qui passa aux blanquistes en août 1888 pour disparaître peu de temps après.

Depuis cette époque, M^{me} Séverine envoie des articles au *Gil-Blas* sous le pseudonyme de Jacqueline; au *Gaulois* en signant Renée et est un des principaux rédacteurs du *Figaro*, de *l'Eclair*, du *Rappel*, du *Jour* et de la *Presse*.

M^{me} Séverine a publié dans le *Figaro*, un interview qu'elle aurait eu avec le Pape; cet article sert de prétexte à de violentes polémiques entre les journaux conservateurs et religieux lesquels ne peuvent comprendre à quel titre son introduction auprès de Léon XIII a été rendue si facile alors que d'éminents catholiques font antichambre pendant de longs mois pour aboutir le plus souvent à une visite publique de quelques minutes, assimilés au groupe des touristes.

Sommaire

M ^{me} Séverine	LA RÉDACTION
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Félicité perdue (chant slave)	P. de BOUCHAUD
Dans l'train	TRÉMADEUR.
Lettre Suisse	Léon NOEL.
Les Morts qu'on ne pleure pas (poésie)	AMASIUS.
Lettres de la plage	Tony d'ULMÉS.
A François Fabié (poésie)	M. LÉNTILLON.
Chronique cholératée	FRANC-SILLON.
La Chute d'un Ange: Eloa (suite)	G. MONAVON.
Le Nid	J. BARANCY.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Mon cher Directeur,

Suivant votre bonne habitude vous vous êtes payé quelques semaines de vacances bien gagnées par onze mois de labeurs quotidiens, de préoccupations incessantes. Laisant derrière vous les soucis, vous vous êtes établi sur les rives de ce beau lac Léman, si calme, si tranquille qu'il ne semble pas fait pour les drames comme celui du bateau le *Mont Blanc*, qui a fait tant de victimes.

Tous ceux qui l'ont pu ont imité votre exemple. Je dirais volontiers que Lyon est désert s'il ne comptait encore le chiffre respectable de trois à quatre cent mille habitants. Dans tous les cas, seuls sont restés les pauvres diables rivés à une besogne quotidienne qu'ils ne peuvent abandonner. Aussi, m'arrive-t-il de parcourir la rue de la République — qui est pour nous autres Lyonnais, ce qu'est pour les Parisiens le boulevard des Italiens — sans échanger un coup de chapeau. Toutes les personnes de ma connaissance ont filé comme vous à l'appel du clairon sonnait les vacances.

Les vacances! Comme ce mot est doux à l'oreille. C'est le rêve poursuivi pendant toute l'année, et qui, lorsqu'il est évanoui, laisse après lui le souvenir qui a encore son charme.

Autrefois les écoliers seuls prenaient des vacances en compagnie des magistrats, des avocats et des professeurs. Un homme étant, comme on dit, « dans les affaires » n'aurait pas osé avouer qu'il éprouvait le besoin de se donner quelques jours de repos,

Un grand médecin de la génération qui nous a précédé m'a raconté que ne sachant quelle raison donner pour excuser son absence annuelle aux yeux de sa clientèle qui ne lui aurait pas pardonné ce manquement au devoir profes-

sionnel, il avait inventé le truc du décès d'un parent imaginaire. Régulièrement au mois d'août ou de septembre, il allait joyeusement s'installer dans sa maison de campagne, alors qu'on le croyait tristement occupé à rendre les derniers devoirs à un des siens. Il a enterré ainsi quelques douzaines d'oncles et de tantes qui ne s'en sont pas plus mal portés puisqu'ils n'ont jamais existé.

Aujourd'hui un médecin n'a point à imaginer le moindre prétexte pour s'absenter, il avertit simplement sa clientèle de son départ en lui recommandant de se bien porter pendant son absence; conseil qui est assez bien suivi, ce qui démontre qu'il y a beaucoup de malades imaginaires.

Le médecin accoucheur seul a quelque embarras en pareille occurrence, car une grossesse est une maladie dont le dénouement arrive à date fixe. Un de mes amis, qui a la spécialité de mettre au monde ses contemporains, me disait à ce propos :

« — Rien n'arrête mon départ. A celles de mes clientes qui sont « dans une situation intéressante », comme vous dites, vous autres journalistes, et qui m'adressent des supplications pour que je recule ou abrège mes vacances, je réponds invariablement : « Impossible, arrangez-vous pour devancer ou retarder. » Eh bien, je ne sais pas comment elles font, mais la plupart suivent mon conseil.

Je serais bien étonné si dans les nombreuses distributions de prix qui viennent d'avoir lieu un orateur chargé de prononcer le discours officiel n'avait pas, à propos des vacances, parlé de la nécessité de « détendre l'arc ».

Pour être vieille, cette comparaison n'en est pas moins excellente. Il en est de l'esprit comme de la corde d'un arc qui a besoin d'être parfois détendue pour retrouver son élasticité.

Les occupations quotidiennes, revenant régulièrement à leur heure exacte, lors même qu'elles ne demandent pas un grand effort d'intelligence, provoquent toujours à la longue un peu de lassitude, et quelque repos est nécessaire pour rendre à la fois de la vigueur et de l'entrain. C'est précisément ce repos que donnent les vacances.

Aussi telles je les comprends les vacances, ne sont pas celles qui consistent en un long et fatigant voyage où l'on absorbe des centaines de kilomètres en chemin de fer, où l'on grimpe, un bâton ferré en main, des montagnes plus ou moins neigeuses : ces exercices, sans doute

excellents pour la santé du corps, ne donnent pas le repos dont l'esprit a surtout besoin.

Quant à moi, le charme suprême consiste dans le calme qu'on trouve seulement dans la vraie campagne éloignée de la ville, où tout est silence, où l'on n'a pas dans les oreilles le bruit des lourds camions faisant trembler les vitres, devant les yeux le kaléidoscope de passants empressés allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs. De ce silence, si profond qu'il permet d'entendre le chant du grillon dans l'herbe, se dégage un « je ne sais quoi » qui, en l'apaisant, reconforte l'âme. On se laisse vivre, insouciant de l'heure que vous indique seule l'ombre s'étendant peu à peu sur les coteaux. On oublie même parfois — suprême joie — cette triste politique « qui nous divise le plus » et qui, à la ville — sous la forme d'un journal à cinq centimes — vous apporte chaque matin votre provende d'inquiétudes et d'appréhensions pour la journée.

Théophile Gautier disait que l'Espagne était un pays charmant mais que ce qui le gâtait pour lui c'était qu'il y avait trop d'Espagnols. J'en dirais volontiers autant de la campagne, ce qui me la gâte c'est qu'il y a trop de payans.

Oh ! le paysan, quelle engeance. La vertu des champs quelle belle blague — pardon du mot. On a souvent décrit la rapacité du paysan, son amour de la terre, et de l'argent, qui lui font préférer sa vache à sa femme, car la première rapporte, aussi appelle-t-il plus volontiers le vétérinaire que le médecin : mais à tous ces défauts d'origine le paysan en a ajouté un pire encore : il s'occupe de cette affreuse politique dont je parlais tout à l'heure, et quelle politique faite d'ignorance, de convoitise, de jalousie et de haine féroce contre ceux possédant quelques lopins de terre qui lui semblent devoir être sa propriété exclusive.

J'étais — il y a deux jours — chez un de mes amis, seigneur châtelain, qui a été maire de sa commune pendant vingt ans, et qu'on a démolé en 1870 pour le remplacer par le charron qui était dans le mouvement. Ce jour-là il y avait dans l'arrière boutique du bourrelier aujourd'hui maire, un grand banquet auquel assistait un sénateur et un député du département. Ce banquet a été suivi d'une conférence faite par le dit bourrelier sur la question sociale !!!

Voilà aujourd'hui quels sont les plaisirs des champs.

N'importe, malgré les paysans, c'est avec ivresse que du fond du cœur je m'écrie : *O rus quando te aspiciam !*

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

MM. Abbey et Grau ont terminé leurs engagements pour leur prochaine saison d'opéra en Amérique.

Font partie de cette troupe : M^{mes} Melba, Calvé, Eames, Nordica, Fierenz, Reid Kinsley et Bauermiester, soprani ; M^{mes} Schalchi et Guercia, contralti ; MM. Jean de Reszké, Montariol, Rinaldini, Corsi et Vignar, ténors ; MM. Lassalle, Edmondi, Carbone et Martapoura, barytons ; MM. E. de Reszké, Abramoff, Viviani, Vaschetti et Tanzini, basses. Les chefs d'orchestre seront MM. Bévignani et

Seidl. A ces noms, il faudra probablement ajouter celui de M. Van Dyck.

Avant son départ pour l'Amérique, M^{me} Melba se fera entendre au mois de novembre dans *Aïda* et *Lohengrin*.

**

M^{me} Adelina Patti se prépare également à courir le Nouveau-monde, la saison prochaine. Elle partira en novembre et — au cours de sa tournée — ne donnera pas moins de quarante concerts.

Cette tournée est annoncée comme la dernière personne ne le croira : *Auri sacra fames !*

**

Alors que les divas prolongent au-delà des limites permises la chasse aux dollars, les ténors — retour de la Nouvelle-Orléans — achètent des châteaux... sur leurs économies.

M. Paulin — qui tenait, il y a deux ans, l'emploi de fort ténor sur notre première scène — vient de faire l'acquisition du domaine de l'Eyguière, entre Hyères et la Valette.

Cette magnifique propriété qui appartenait à M. Guès, conseiller à la cour de Paris, — président de la cour d'assises de la Seine lors du procès Ravachol — était habitée pendant ces dernières années par M. Fallois, doyen de la presse toulonnaise.

**

Les directeurs de l'Opéra ont définitivement engagé les quatre premiers prix d'opéra du Conservatoire national : M^{lles} Wyns et Berthet, MM. Villa et Castel.

**

La soumission exemplaire du brigand Antoine Bonelli, dit *Bellacoscia*, ne pouvait moins faire que de stimuler la verve des auteurs dramatiques.

La Cour d'assises d'Ajaccio prononçait — il y a quinze jours — l'acquittement de ce héros du maquis, et déjà M. C. de Vidau vient de faire recevoir au Grand-Théâtre du Havre, un drame en cinq actes ayant pour titre : *Les Bandits corses*.

Au dernier acte on verra — sans doute — le bandit se précipiter dans les bras du gendarme en s'écriant avec des larmes dans la voix :

— Embrassons-nous et que ça finisse !

Peut-être ira-t-il jusqu'à demander pour son fils aîné, la main de M^{lle} Pandore.

Le bandit n'étant pas *empoigné*, reste à savoir si le public le sera !

**

MM. Marek et Desbeaux, les directeurs de l'Odéon, ont lu *cent cinquante* pièces depuis deux mois.

Dans le courant du mois de juin, ils ont donné — en outre — *cent vingt* auditions.

Et il se trouve des gens pour leur porter envie ?

**

Quelques renseignements empruntés à l'intéressant *Almanach des spectacles*, de M. Albert Soubies :

Les recettes générales de l'année 1891, à l'Opéra, se sont élevées à 3,077,967 fr. 35, dont la plus forte, 23,000 francs, a été encaissée, le 31 octobre, avec *Lohengrin*.

A la Comédie-Française, le chiffre total atteint 2,012,908 fr. 46 c., et la plus forte recette, 8,390 fr. 86 c., a été faite, le 24 octobre, avec *Œdipe roi* et *Souvent homme varie*.

Enfin, à l'Opéra-Comique, on a réalisé une recette totale de 1,756,589 fr. 50 c., dont la plus élevée, 8,671 fr., a été celle de la matinée du 10 février (mardi gras), avec la *Fille du régiment* et la *Dame blanche*.

**

On assure que M. Poncet, le directeur de nos théâtres municipaux, vient de recevoir, pour le faire représenter cet hiver au Grand-Théâtre,

un opéra-comique en un acte de M. Jules Barbier. *Passionnément, pas du tout*, dont M. Henry Cieutat a écrit la musique.

**

Les femmes compositeurs.

Un écrivain s'est donné la peine de compulser tous les catalogues de musique depuis 1675 jusqu'à nos jours, pour déterminer la part prise par les femmes dans les productions lyriques du monde entier. Il est parvenu à dresser une liste de cent cinquante ouvrages dramatiques (opéras, opéras comiques et bouffes, drames sacrés, oratorios) signés par des compositeurs du beau sexe.

Sur ces 153 œuvres, 87 sont dues à des Françaises, 34 à des Italiennes, 20 à des Allemandes, 7 à des Anglaises, 2 à des Hollandaises, 1 a été composée par une Russe, une autre par une Espagnole, une autre encore par une Suédoise.

**

Le travail des femmes :

La « Pall Mall Gazette » rapporte que l'on a beaucoup remarqué au dernier festival Haendel la présence à l'orchestre de sept dames parmi les musiciens.

La « Gazette » ajoute que ces violonistes féminins se sont fort bien acquittés de leur tâche difficile et qu'elles ont formé une diversion agréable avec les habits noirs des musiciens.

Les théâtres avec des orchestres féminins, qui s'en plaindraient ?

**

Croirait-on que le sultan Abdul-Hamid s'occupe sérieusement de fonder sur les rives du Bosphore, un Conservatoire de musique ?

Les constructions sont déjà commencées et l'on va rédiger un règlement.

Toutefois il est permis de se demander non seulement ce qu'on y enseignera, mais encore quel genre d'élèves fréquentera cet établissement, car les Orientaux ne permettent guère la promiscuité des sexes : alors pas de musique d'ensemble ? Et les professeurs, comment les recrutera-t-on ? parmi les hommes ? parmi les femmes ? ou parmi les... Auvergnats ?

Pour les concours de fin d'année, l'*Enlèvement au Sérail*, de Mozart, paraît tout indiqué.

P. B.

FÉLICITÉ PERDUE

CHANT SLAVE

Vous erriez altéré sur le sable brûlant

Du désert de la gloire ;

Je vous donnai mon âme et comme au flot tremblant

D'une source ombragée où l'on s'arrête à boire,

Vous y vintes goûter un amour consolant.

Puis vous avez quitté cette source limpide

Sans lui crier : Merci !

Le cristal de son onde, alors pur et lucide,

Se trouble maintenant comme un ciel obscurci.

Les fleurs n'éclouent plus dans la clairière aride.

Je vous donnai mon âme et j'en ouvris pour vous

Les sources de tendresses ;

Je croyais à l'amour, l'avenir était doux.

Et mon cœur, oubliant que veillent les déesses,

Se moquait des malheurs et les défiait tous.

Ils sont venus pourtant, et voici que je pleure

Mon beau rêve écroulé ;

Les jours sont pleins de nuit, d'amertume et de leurre,

Car avec vous, ingrat, l'espoir s'en est allé.

Mais je vous aimerai jusqu'à ma dernière heure.

Pierre de BOUCHAUD.

DANS L'TRAIN!

MONOLOGUE

Pour le coup, c'est un mariage dans l'train; dans l'train comme cela ne peut pas l'être davantage, puisque... Mais « n'anticipons pas sur les événements », comme on écrit dans les romans démodés.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que ce mariage... vous ai-je dit que c'était le mien? — a été fait par ma tante Julie. Pas dans l'train, elle, oh non! à moins que ça ne soit dans le train à reculons...

Elle déteste l'électricité, et la vapeur, et le progrès, mais son plus grand sujet de récriminations consiste dans les mariages modernes « affaires mercantiles, marchandages honteux », ce qui ne l'empêche pas de me chercher de tous côtés un mari.

Elle prenait des renseignements sur les jeunes gens, elle s'enquerrait de la fortune des parents, des espérances, seulement elle déclarait que c'était contre ses principes, et l'honneur restait sauf.

Moi, j'attendais... impatientement, car j'avais une envie folle, démesurée d'être appelée « Madame ».

Je montais en graine, j'aigrissais, je rancissais, j'enrageais, car ils rataient tous!...

Avoués en herbe, ingénieurs frais émoulus de l'école Polytechnique, officiers d'avenir, en ai-je vu défiler durant deux années!!!

Nous étions comme de coutume à Saint-Germain cet été; un beau matin, Loulou me dit — Loulou, c'est ma petite sœur, surnommée « furet » car elle fourre son nez partout :

— Tu sais, Marguerite, il y a quelque chose sous roche...

— Ah! quoi?

— Un monsieur pour toi; seulement je n'ai pas bien entendu le nom; ça commence par un T, et il est sous-directeur.

Un monsieur dont on ne sait pas le nom, qui est sous-directeur on ne sait pas de quoi, on ne sait pas où... voilà de quoi vous monter la tête!...

Deux jours après, Loulou arrive, très excitée :

— Tu ne sais pas? il est sous-directeur à Paris, il passe l'été à Saint-Germain, où il est maintenant. Hein! si on pouvait le voir?

Je hausse les épaules, Loulou continue :

— Occupé à Paris, demeurant à Saint-Germain, il revient évidemment par le rapide de six heures, alors, en attendant papa à la gare...

— Comment veux-tu reconnaître un monsieur que tu n'as jamais vu, dans une gare où deux cents personnes débarquent?

D'abord, tu ne connais même pas son nom, à ce type!

— Je le saurai dans cinq minutes.

— Tu vas le demander à maman, s'écriai je stupéfaite.

— Zut! laisse moi faire.

Loulou disparaît, puis, au bout de quelques secondes qui me paraissent des siècles, elle revient, tenant sous son bras l'annuaire de Saint-Germain. J'éclate de rire; chercher dans l'annuaire un nom que l'on ignore, voilà le comble!

Loulou ne se trouble pas; elle feuillète le volume d'un air affairé :

— Nous disons que cela commence par un t... a... b... e... j... r... s... t...! Taillau... Taillard. Ah! Tellier, sous-directeur des pompes funèbres de Saint-Germain...

Nous voilà atterrées.

Suis-je bête! dit Loulou, c'est pas à Saint-Germain, c'est à Paris que le tien est occupé. Il n'y a pas ici trente-six sous-directeurs dont le nom commence par un t... ah! nous y voilà! Tiraud, sous-directeur de la Nationale, rue de Versailles, 12... Eh bien! en voilà une veine! la même rue que nous! Il passe tous les jours devant chez nous!! On voit sa maison par la fenêtre du grenier!!!

Le train de six heures, c'est le train des maris... en expectative... celui que prennent tous les jeunes gens dont les familles passent l'été à Saint-Germain. En une masse noire, compacte, ils déambulent à six heures trois quarts, leur portefeuille sous le bras, et c'est une grande distraction de les voir passer.

Ce soir, je suis violemment émue; ce ne sont plus *Eux* en général que je regarde, mais *Lui* en particulier.

J'interroge l'horizon avec anxiété... Là-bas, au tournant, un monsieur... deux messieurs... trois messieurs... qui passent outre... Ah! en voilà un qui enfle notre rue!! Petit, courtaud, rougeaud... si c'est ça l'élu de tante Julie!! Il dépasse le numéro 12... Sauvée! merci mon Dieu!!

Là-bas, voici une nouvelle silhouette noire... une jolie silhouette, ma foi! Mince, élégante, distinguée... Il s'engouffre dans la rue... s'arrête au numéro 12... y entre!!! C'est lui!!

Je reçois un coup en plein cœur... ah, cette fois, c'est fini... je suis amoureuse... et de qui, Bon Dieu? D'un monsieur entrevu par la lucarne d'un grenier, non pas par hasard, mais parce que je l'ai guetté, d'un jeune homme sérieux qu'on veut me présenter comme mari, ce qui est anti-romanesque... Et qu'importe? je suis prise tout de bon, et... c'est très doux, je vous assure.

Le lendemain, je pense qu'il serait poli d'aller attendre... papa... au train de six heures. Je pars avec Miss Lucy, ma gouvernante, j'arrive un quart d'heure d'avance, et je vois... papa... Il me regarde... pas papa... Il a des yeux superbes, si expressifs!

Le surlendemain, je vais encore au devant de papa... je le vois encore, Il est avec un ami, en passant près de moi, il dit à mi-voix :

« — Cristi! la jolie personne!! ».

Tous les jours, maintenant, je me rends à l'arrivée du train, papa ne comprend rien à cette attention... pas malin, papa...

Et pendant ce temps-là, tante Julie se creuse la tête pour trouver un moyen d'amener l'entrevue... c'est très difficile à organiser... moi je ne suis pas pressée, j'aime autant l'étudier un peu à moi toute seule.

Nous finissons par échanger de petits coups d'oeils amicaux, et vraiment, c'est tout à fait gentil de se croiser ainsi chaque jour...

Pour conclure ce véridique récit, je vous dirai que l'entrevue... officielle a été la consécration de l'entrevue... par hasard...

Et ce petit roman, commencé dans la gare, eut le plus bourgeois et le plus heureux des dénouements, car ils s'aimèrent, et ils se marièrent...

C'est égal, sans le train de six heures!

René TRÉMADEUR.

LETRE SUISSE

Montreux, 11 août 1892.

Mon cher Directeur,

Hélas! le beau temps que j'espérais il y a huit jours n'est pas encore venu! toujours des orages, toujours la pluie. Aussi le Kursaal est-il un lieu de rendez-vous favori: les concerts de 3 heures et de 8 heures sont très suivis et l'excellent orchestre Jüttner attire tous les jours les étrangers.

C'est à peine si pendant cette semaine j'ai pu faire une ascension: le mont Cubly qui domine Montreux. Il est vrai que je n'ai pas regretté mes peines, car il faut trois heures pour gravir ce sommet boisé, mais le temps passe si vite quand on a devant soi un panorama comparable à celui qui se déroule du haut du Cubly: les collines disparaissent, les montagnes s'abaissent et le Léman baigne de ses eaux limpides tous

ses bords riants et couverts de villas: c'est une vue des plus agréables, moins sauvage, moins grandiose que celle qui s'étend du haut de Naye ou de Jaman, mais beaucoup plus gracieuse.

De plus, la Suisse — qui est, comme on l'a dit assez justement, une vaste auberge — accorde l'hospitalité à tous les touristes; les ascensionnistes sont sûrs de trouver aux sommets les plus élevés un chalet, une auberge, un hôtel confortable. C'est ainsi qu'en redescendant du Cubly on peut s'arrêter et trouver un excellent repas à l'hôtel des Avants, situé à plus de mille mètres et qui contient plus de cent chambres toutes pleines, été et hiver.

Dans nos pays français qui ne le cèdent en rien aux beautés de la Suisse, comme le Dauphiné et la Savoie, on hésite avant d'affronter les ascensions qui offrent pourtant de beaux sites et de pittoresques points de vue: car nous ne savons pas attirer l'étranger, pas d'hôtel, pas d'auberge, pas même de chalet!

Ici, au contraire, rien n'est négligé pour la commodité des voyageurs. Aujourd'hui en Suisse on va à deux mille mètres d'altitude en chemin de fer; on trouve des hôtels de premier ordre sur les sommets des plus hautes montagnes: aussi les touristes enragés ou amateurs sont-ils très nombreux sur les bords du Léman où le nouveau chemin de fer de Glun-Naye les transporte à 2045 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Malheureusement je n'ai pu encore m'offrir ce voyage: les nuages obscurcissant presque totalement la vue. Je me contente des promenades en canot, des régates et des concerts. Cette semaine, je l'espère, je pourrai monter plus haut.

Votre dévoué collaborateur,

LÉON NOEL.

LES MORTS QU'ON NE PLEURE PAS!

Pauvres morts, qu'en leur noir domaine,
On oublie éternellement,
Oh! je voudrais, pour que leur peine
Eût au moins quelque allègement,
Qu'on creusât au bord d'une grève
Le lit de leur dernier repos,
Et que l'Océan vînt sans trêve
Rouler sa plainte sur leurs os...

Ils croiraient, — heureuse chimère! —
Qu'un vivant porte encor leur deuil...
Et si même une goutte amère,
Glissant aux fentes du cercueil,
Venait humecter leur front blême,
Ils auraient, ces morts douloureux,
L'illusion douce et suprême
Qu'une larme a coulé sur eux!...

AMASIUS.

La Société de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer, que préside M. le maréchal de Mac-Mahon, vient d'expédier pour les malades des troupes du Bénin, quatre-vingt-onze caisses de dons de toutes sortes, eaux minérales, conserves et cordiaux, tabac, livres et jeux. L'envoi comprend en plus une somme de 400 francs, don du Comité de la Société à Annecy.

LETTRES DE LA PLAGE

8 Août 92.

Vous me demandez ce que je fais ? Au bord de la mer, il y a les gens qui font des parties, ceux qui font de la toilette, ceux qui font des vers, ceux qui font de la pose et ceux qui ne font rien ; j'appartiens à cette dernière catégorie. N'allez pas me prendre au pied de la lettre et croire que je dors douze heures dans mon lit et douze autres heures sur le sable. Evidemment non, mais une ou deux cartes de correspondance mettent ma conscience en repos, et si j'y joins quelques pages de copie, j'estime avoir bien mérité de la patrie. Et le reste du temps ? Mon cher, pourquoi avez-vous été à l'exposition ? Pour regarder. Eh bien ! le reste du temps, je regarde. Une exposition maritime permanente et gratuite, cela en vaut bien la peine !

Un de mes amis, critique de son état entreprit dernièrement un voyage à Constantinople. « Vous m'écrirez vos impressions. — N'en doutez pas ! » En effet, bientôt je reçois une lettre écrite pendant la traversée même « Le mal de mer, un mythe, une histoire de nourrice, bonne pour effrayer les enfants, pas le cœur sensible, lui, affaire de métier sans doute. Délicieuse, la traversée, et drôle et amusante ! Il avait relu toutes les comédies de Meilhac et Halévy... et l'on dit que les Français n'ont pas d'esprit, mais, mon cher, jamais ils n'en ont eu davantage ! Oh ! les brebis de Panurge et la clé de Métella et le petit hôtel... vous rappelez-vous le petit hôtel ; voici le sujet en quelques mots... » et cela continuait. Deuxième lettre datée de Constantinople. « Je vous écris avant de me coucher. Il est minuit et demie. La faute en est à Zola. Je voulais finir « la débâcle » Avez-vous lu : « la débâcle » ? Très fort, ah ! très fort !... »

Troisième lettre, Stamboul. « Ah ! cher, quel exquise journée j'ai passée ! un rêve, une extase de fumeur d'opium ! J'ai été à Stamboul avec « Fantôme d'Orient » dans ma poche. Lire « Fantôme d'Orient » sur le tombeau d'Aziyadé, quel ragout, hein ! Aussi j'en ai joui au superlatif et je l'ai adoré comme on adore Allah, mon bien-aimé Loti ! » Quatrième, cinquième, sixième lettres, Verlaine, Coppée et bien d'autres y passent. Mon ami est revenu enchanté. Et voilà un homme qui s'imagine aimer les voyages !

Moi, je me contente de lire « le grand livre de la nature » et comme celui-là aussi n'est guère plus neuf que les trois cent mille volumes qui éclosent chaque année, j'y ai glané cette vieillerie : qu'une belle contrée et un beau soleil incitent à la paresse. laquelle, étant mère de tous les vices, engendre la gourmandise. Oui, la gourmandise. On nous cite toujours les lazzaroni qui vivent grasement avec deux sous de macaroni ; les lazzaroni ont un rare mérite, à moins que ce ne soit le macaroni, mais en France il n'en va pas de même. Rien n'aiguise l'appétit comme de vagues et poétiques rêveries au bord de la mer. Est-ce la mer, sont-ce les rêveries ? Mystère. Mais, en revenant d'une bonne course dans le bleu, si vous ne pensez pas avec de vives tendresses au déjeuner ou au dîner qui vous attend, c'est que vous êtes un personnage bien original ou que votre estomac est singulièrement délabré. C'est pourquoi, hôteliers intelligents, méfiez-vous des rêveurs !

Quelles nouvelles de Paris ? aucune, sans doute. L'été, Paris se meurt, Paris est mort. C'est est fini de son élégance, de son activité, de son esprit. Dans les magasins, des rossignols ; dans les théâtres, des doublures ; dans les journaux, des reproductions ; dans les squares, des mendiants. O Paris tu n'adores pas le soleil comme autrefois les Incas, et le soleil se venge !

Ne vous formalisez pas de ma critique, Parisien, mon frère. Si vous savez lire entre les lignes, vous verrez bien que c'est une petite

boutade d'élève qui n'est plus sous l'œil du maître, une injure de parisien irresponsable, grisé par le grand air et par la grande mer.

TONY D'ULMÉS.

A FRANÇOIS FABIÉ

De l'Art, de la Science, intrépide ouvrier,
Du dernier échelon tu parvins jusqu'au faite ;
L'honneur que l'on t'octroie est donc bien ta conquête ;
Nul plus que toi n'a droit de s'en glorifier.

Ta modeste poitrine où bat ton cœur honnête
Portera noblement la croix de chevalier :
Jamais sur nom plus digne on ne vit s'allier
La palme du guerrier au laurier du poète.

Génie agreste et sain, ta muse, en son essor,
Cueille aux champs pour ton œuvre un merveilleux
Où tes vers serpentant avec un doux murmure [décor

Rappellent ces ruisseaux qui vers ton toit natal
Réfléchissent, là-bas, dans leurs flots de cristal,
Sous un ciel lumineux, une belle nature.

Juillet 1892.

J.-M. LENTILLON.

CHRONIQUE CHOLÉRATÉE

La municipalité d'Ems vient de défendre, sous peine d'amende, de jouer du piano dans les chambres dont les fenêtres sont ouvertes.

Parmi les considérants qui précèdent cet arrêté se trouve celui-ci :

« Attendu qu'il est, surtout dans une ville d'eaux, nécessaire de ne pas nuire à son prochain... »

Si nos stations balnéaires avaient pris cette sage précaution, nous n'aurions pas à déplorer l'effroyable catastrophe de Saint-Gervais-les-Bains, occasionnée — c'est prouvé maintenant — par l'ébranlement résultant du choc des touches d'un piano, sur lequel une baigneuse imprudente jouait à fenêtre ouverte un nocturne dont les vibrations ont entraîné la chute du glacier dévastateur.

Ce détail augmente encore, rétrospectivement, l'horreur de ce cataclysme déchainé par un clavier funeste ; et quand je songe qu'Ems est en Prusse, je rougis — en bon Français — de voir mon pays ainsi distancé par la civilisation allemande.

Chez nous, non seulement on ne prohibe pas les sons dangereux du piano, mais encore on cultive cet instrument — qui rivalise de *Barbarie* avec l'orgue — dans des Conservatoires, dont les ravages ont fini par nécessiter la création de l'Institut Pasteur.

Pourvu, maintenant que les pianos persécutés en Germanie — où on ne les *Ems* décident guère — n'aillent pas se réfugier en France, pour s'y vouer, ô comble d'épouvante ! à la musique de Wagner !!

Nous ne saurions nous prémunir trop hâtivement contre cette invasion autrement redoutable que celle dont tous les journaux bien informés nous menacent, par l'entrefilet suivant :

« On a reçu hier du ministère de la marine avis que la flottille des croiseurs de la marine impériale russe arriverait la semaine prochaine à Cherbourg. Ces croiseurs qui sont : l'*Amirala-Korniloff*, le *Rynda* et le *Rasboïdich* vont quitter Cronstadt pour se rendre en Ex-

trême-Orient, mais en faisant escale sur les côtes de France, où ils débarqueront le choléra russe... auquel, d'ailleurs, notre patriotisme réserve un accueil enthousiaste. »

Il est fortement question, dans nos milieux les plus chauvins, de se fourrer de l'*astrakan* jusqu'au cou — malgré la canicule — pour célébrer la venue de nos futurs frères d'armes et faire honneur à la cité du Volga, qui se livre actuellement à l'exportation de ce fléau... que nous pouvions combattre lorsqu'il était asiatique, mais dont les microbes doivent nous être sacrés dès l'instant qu'ils proviennent authentiquement de l'empire du Czar !

Les personnes appelées à l'honneur — et au plaisir — de posséder un ou plusieurs cholériques dans leur famille, et désireuses de s'assurer si elles ont bien réellement affaire au véritable « choléra moscovite » et non au vulgaire nostras n'ont qu'à observer l'effet de l'*Hymne russe* sur les cas à diagnostiquer.

Si le sujet, en proie à cette audition cholérique, prend le visage de ce beau jaune dont est teinté le drapeau de la grande nation amie, plus de doute, il s'agit bien du vrai choléra cosaque.

Quelques malades — particulièrement favorisés — présentent même sur tout le corps des groupes de taches noires affectant la forme d'un aigle bicéphale.

Lorsqu'on a ainsi la chance d'être en proie au bacille d'Astrakan — ou bacille *pointévrigule*, pour le distinguer de celui de Koch — il faudrait être dénué de tout patriotisme pour ne pas participer à la foire de Nijni-Novgorod... en attendant de passer l'arme à gauche sur l'air des *Girondins* :

Mourir pour la Russie, (bis)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'enviel
[re-bis].

FRANC-SILLON.

LA CHUTE D'UN ANGE

ÉLOA

ÉTUDE LITTÉRAIRE

Suite et fin

Ajoutons que l'inspiration à la fois émouvante et originale de laquelle est sortie cette œuvre d'élite, s'était étendue et fécondée même, dans l'esprit du poète, pour y prendre un plus large essor. Il avait médité de lui donner, sous le titre de *Satan sauvé*, une suite qui, assurément, eût été non moins neuve et non moins belle que la conception primitive où il a mis en scène Eloa, l'ange femme, l'ange de pitié, née d'une larme divine.

Il s'agissait de tirer de l'Enfer cet adorable ange déchu, — de sauver cette touchante damnée, la moins criminelle et la plus sympathique à coup sûr que l'Enfer ait jamais reçue. — Et le poète avait imaginé de sauver Satan lui-même par la grâce d'Eloa, d'abolir l'Enfer par la vertu toute puissante de l'amour et de la pitié. On se prend à regretter qu'avec son art si pénétrant il n'ait point exécuté le poème rêvé et n'ait pas élevé ce second monument. Il n'en a esquissé que quelques détails et rassemblé que quelques traits qui ont été recueillis et que nous résumons pour faire juger de la beauté et de l'élévation de la pensée inspiratrice.

Eloa, déçue dans son fatal entraînement, n'avait pas parlé depuis sa chute, la douleur, la tendresse, le regret luttait au fond de son

cœur. Elle était demeurée immobile, posée dans l'ombre éternelle comme une perle ou une pierre précieuse qui jette de doux rayons. La nuit de l'abîme était moins profonde depuis sa venue. Les Esprits passaient et repassaient près d'elle pour se voir entre eux à la lumière de sa beauté, et leur désespoir s'apaisait : Un devoir supérieur empêchait Satan de s'approcher d'elle, car, revêtue de grâce et de pudeur, elle semblait environnée d'une atmosphère défensive et impénétrable. Il rôdait autour d'elle comme un loup autour d'une brebis enfermée dans une cellule de verre. Le loup voit bien le soleil éclairer sa victime; mais il ne sait pas ce qui l'empêche d'y toucher. De temps en temps, il poussait des imprécations et se réjouissait des malheurs de l'homme.

Voici comment s'exhalaient ses accents amers et envenimés :

La terre est malheureuse et gémit suspendue;
Entre le maître et moi partageant l'étendue,
Elle suit en pleurant un chemin douloureux...
C'est l'éternel théâtre où nous luttons tous deux;
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur;
Quand son Dieu lui parla, ce fut dans sa fureur...
Lui-même, — tout heureux qu'il soit et qu'il se nomme, —
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux,
Qui ne fut teint de sang en retournant aux cieux!...

Chaque fois qu'il arrivait des damnés en Enfer, Eloa, émue de pitié, pleurait...

Un jour que ses pleurs coulaient ainsi et que son cœur s'épanchait avec ses larmes, l'Ange maudit lui jette un long regard, et, fasciné, ne peut détacher ses yeux de ce touchant spectacle. O vertu merveilleuse de cette chaste rosée du cœur ! Il s'émeut et sent qu'il n'a plus de bonheur à faire le mal. Elle le voit, lui parle, et toute palpitante, lui jette avec sa voix céleste une supplication passionnément attendrie. — Il frémit, il soupire, il est vaincu... il pleure!... Eloa sourit et élève son doigt vers le ciel, geste que l'on n'ose jamais faire dans les Enfers...

— Qu'as-tu ? dit Satan. — Qu'arrive-t-il?... Tu souris!... —

— Entends-tu ? répond Eloa, entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière?... Les jours sont révolus... Tu es sauvé!... —

Elle le prend par la main, et les voûtes de l'Enfer s'ouvrent pour les laisser passer. Emportés dans une ascension rapide, ils atteignent bientôt les parvis sacrés, et une voix ineffable a fait entendre ces mots adressés à l'Ange réconcilié :

— Tu as été puni pendant le temps; mais le temps est fini... Tu as assez souffert puisque tu as connu le supplice d'être l'ange du mal... Enfin, tu as aimé!... l'amour t'a tiré de l'ombre éternelle pour te rendre à la vivante lumière!... Tu es pardonné!... Entre dans mon éternité!... Le mal n'existe plus!...

Telle est l'admirable idée, la haute inspiration qui devait présider à l'écllosion de ce poème, dont l'élaboration eût formé sans doute un digne pendant, une merveilleuse suite à *Eloa*.

Cette donnée, à coup sûr, n'est pas orthodoxe et quitte l'ornière de la tradition reçue; mais qui ne sent combien l'orthodoxie sombre, farouche, sans pitié et sans générosité, sorte de réminiscence composite des cultes de Moloch et d'Abriman, paraît abaissée et tristement affreuse auprès de cette conception si haute, si noble, si imprégnée de grandeur sublime et d'ineffable mansuétude. — idée puissante, large, généreuse, vivante, qui loin de blesser la Justice de Dieu dont les théologiens ne savent faire qu'une abstraction plus aveugle et plus sourde que l'antique Destin, n'est au contraire que le perfectionnement de cette Justice souverainement intelligente et clairvoyante, arrivant par sa vertu divine à se résoudre dans la miséricorde, dans la bonté, dans l'amour!

[Quoi qu'il en soit le poète n'a pas donné suite à cette inspiration d'une portée si neuve et si

élevée. Soit par lassitude, soit pour tout autre motif, il a laissé le poème longtemps porté dans sa pensée, s'éteindre dans un foyer qu'on cesse d'alimenter. Mais du moins ne cessons pas, nous, de lui rendre grâce, car nous avons reçu de lui cette joie de connaître et d'admirer *Eloa*.

Cette création suffirait seule à immortaliser Alfred de Vigny. A coup sûr, nulle part en Europe il n'y a eu un poète de ce rayon de lune sur le gazon bleuâtre, un poète de la tristesse émouvante et de la chaste langueur, qu'on puisse comparer au chantre d'*Eloa*. Le poète a ici résolu le problème manqué par tous les poètes d'être pur et de ne pas être froid. Il fait sentir sa chaleur sous sa neigeuse toison d'hermine. Au reste, les larmes aussi sont blanches et elles brûlent!... Et quand elles coulent sur des joues fraîches et pudiques, elles s'irisent de leur fraîcheur virginale...

Telle est, caractérisée d'un mot et exprimée dans une image, cette haute et pure poésie d'Alfred de Vigny, dont *Eloa* résume le charme sans égal et offre le type céleste.

Gabriel MONAVON.

LE NID

I

Le jeune bûcheron s'arrêta et mesura du regard la hauteur de l'arbre.

C'était un chêne magnifique dont il pouvait, en étendant les bras, toucher les premières branches, et dont la cime blonde, illuminée de soleil, dépassait de beaucoup celles des autres chênes.

De ci, de là, des fourrés, des taillis, des sentiers herbus, il s'envolait mille bruits encore confus, des bruissements d'insectes, des froufrous légers d'ailes et de feuilles, des gazouillis naissants qui, tout à l'heure, quand le soleil inonderait le dôme de verdure, grandiraient et envahiraient le bois tout entier.

Pour le moment une seule chanson jetait à l'air sa note cristalline et joyeuse.

Elle s'échappait d'un nid de fauvettes, la-haut, dans les branches touffues du chêne que cette aube du renouveau teintait d'opale.

Le jeune bûcheron pensait au fond du cœur que Francine, la petite chevière brune dont les yeux clairs pleins de rayons faisaient, en le regardant, courir si fort le sang dans ses veines, serait bien heureuse de tenir un instant dans ses mains le nid jaseur et de baiser la tête duvetée des petits.

Or, que n'aurait-il point fait pour que Francine fût heureuse ?

De quoi n'était-il pas capable, pour qu'elle le remerciât d'un sourire ouvert sur ses dents blanches ?

Il quitta ses sabots, se débarrassa de sa veste, jeta à terre son grossier chapeau de paille et, prenant son élan, attrapa avec une dextérité remarquable les branches les plus basses de l'arbre, auxquelles il s'accrocha des pieds et des mains, et parvint enfin à se tenir debout sur l'une d'elles.

Le plus difficile était passé.

II

— Hé! cria tout à coup une voix qui monta jusqu'à lui. Que fais-tu donc là-haut ?

Il se pencha un peu, écarta les feuilles et, ayant reconnu Michel Leroux, le cantonnier du village, il répondit naïvement :

— Je vais quérir un nid que j'ai aperçu.

— Alors, tu fais comme les gamins, maintenant ? A quoi que ça te servira, ce nid, je te demande un peu ?

— Il n'est point pour moi, certainement.

— Ah ! tu veux le donner !

— Oui,

— A qui ?

— Tu es bien curieux ; c'est mon affaire,

— Si par hasard c'était... c'était pour Fran-

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

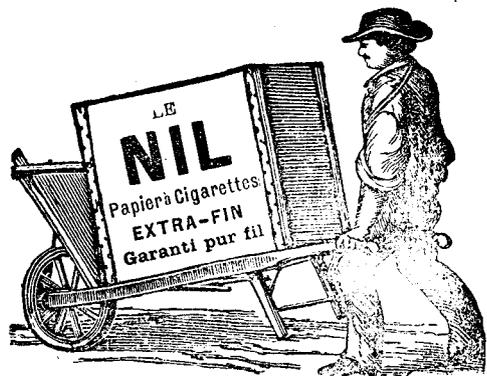
Rue Confort, 14, au 3^{me}

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires :

N° 0, 1/2 × 9 4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . . 9 fr.
N° 2, 9 × 12 17 fr.
N° 3, 13 × 18 32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),
200 feuilles 10 c.

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR « ÉCLAIR »

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre

Eclair, n° 1. . . 40 fr.

Eclair, n° 2. . . 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPOT A LYON :

Chez MM. Rivoire père et fils, 16, rue d'Algérie.

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37⁵⁰ parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et C^{ie}, banquiers, 18, rue Labruyère, Paris.

cine de chez les Gaudelin, que tu risques comme ça de te casser le cou... eh bien...

— Eh bien? répéta le bûcheron en se penchant davantage et en le regardant d'un air narquois.

— Je saurais t'empêcher, moi, de grimper jusqu'à ce nid.

— Par exemple!

— Je ne veux pas que tu fasses de cadeau à Francine.

— Oh! un cadeau comme celui-ci! Si j'étais cossu comme bien d'autres du village, je lui ferais plaisir d'un fichu à franges ou d'un tablier de soie pour le dimanche; malheureusement, je ne puis pas et alors... tu viens de le dire, je risque de me casser le cou pour elle.

— Tais-toi, Jacques! tais-toi!

— Et pourquoi donc que je me tairais, s'il te plaît?

— Parce que... j'aime Francine, tu ne l'ignore point, je l'aime à en devenir fou! Ne fais donc pas celui qui ne comprend pas.

Le bûcheron s'accrocha de nouveau à la branche, prit encore son élan et sauta auprès du cantonnier.

— Ecoute, lui dit-il gravement en appuyant sa main sur l'épaule de son camarade, voici assez longtemps qu'elle dure, cette guerre entre nous. Nous aimons tous deux Francine, mais, tu le sais bien aussi, c'est moi seule qu'elle aime. Tu m'en veux et tu as tort, car l'amour aussi bien que l'amitié ne se commande point et l'on ne peut, à son gré, être maître de ses sentiments. Je suis son promis et nous allons nous épouser. Que cela te peine, je le comprends; cependant, il en faut prendre ton parti et, si tu m'en croyais, tu ne me garderais point rancune. Nous nous connaissons depuis l'enfance, de vrai, ça serait trop malheureux si nous arrivions à nous haïr l'un l'autre! Faisons la paix, veux-tu?

Le cantonnier haussa les épaules et répondit d'une voix rauque que la colère faisait trembler :

— Tu ne donneras pas ce nid à Francine, je ne veux pas!

Jacques sourit.

— Voyons, fit-il avec beaucoup de calme, ne t'obstine donc point. Tu ne peux empêcher ce qui est... Quand même je ne lui donnerais rien, ça ne changerait pas nos sentiments. Tu ne veux point céder? Soit. Pourquoi donc que je céderais, moi?

— Parce que je t'y forcerai!

Le bûcheron éclata de rire à son nez.

— Tant pis que tu le prennes sur ce ton! s'écria-t-il, je me moque joliment de tes ordres et, tiens, en voici la preuve...

Avec l'agilité et la souplesse de ses vingt ans, il grimpa de nouveau à l'arbre, mais cette fois ne s'arrêtant plus aux premières branches, il atteignit promptement devant son rival celle où le nid se balançait.

— Si le cœur t'en dit, lui cria-t-il en riant encore, viens donc ici me chercher dispute. D'ailleurs, je veux bien te rassurer, je ne donnerai point ce nid à Francine, je le lui prêterai seulement, car je tiens à le rapporter ce soir, quand elle aura tenu et embrassé les oisillons.

La fauvette effrayée allait, venait, voletait autour de l'arbre, avec de petits cris plaintifs et des appels réitérés.

— Va, ma mie, continua le bûcheron, je te les rendrai ce tantôt.

Soudain il s'arrêta, épeuré lui aussi.

Entre les feuilles mouvantes que le vent matinal secouait légèrement, il apercevait en bas le cantonnier qui le guettait, prêt à lui lancer une grosse pierre qu'il tenait à la main.

Comme il prenait mille précautions pour descendre, l'autre lui enjoignit encore de laisser le nid.

— Je le brise dans ta main, si tu ne m'écoutes pas, dit-il.

— Tu n'oserais, répondit Jacques, car ça te porterait malheur.

Porter malheur? Allons donc! il s'en moquait bien, le cantonnier, de ces superstitions.

Il ne voulait pas que Francine pût remercier Jacques et, à cette seule idée qu'il pourrait prendre tout à l'heure, sur la tête des oisillons, le baiser que la jeune fille y déposerait, son sang affluait au cerveau et il voyait rouge.

Avec sa nature emportée, violente, prompte aux fureurs, Michel était, certes, un adversaire redouté, un rival qu'il eût mieux valu ne point aborder, mais le bûcheron ne manquait pas de courage, et il continua sa descente périlleuse, cherchant seulement à garantir le plus possible le fragile nid.

Tout à coup, il poussa un cri, lâcha la branche à laquelle il se retenait et tomba lourdement.

Était-ce le bûcheron, étaient-ce les oisillons que Michel avait visés? Qu'en sais-je? Mais devant le nid brisé, devant le corps inerte et ensanglanté de Jacques, le cantonnier, qui venait de lancer la pierre avec toute la force de son bras vigoureux, se recula épouvanté, affolé, les prunelles remplies d'horreur.

Il essaya cependant de ranimer sa victime, mais il comprit vite que tout secours serait inutile et il s'enfuit, éperdu, jusqu'au village, raconter à qui voulut l'entendre que le malheureux bûcheron s'était tué en tombant d'un chêne, la tête ayant porté sur une pierre qui la lui avait fendue.

Moins d'une demi-heure après, le corps du pauvre garçon fut rapporté chez lui, et le bois un instant troublé par les allées et venues des curieux, par les clameurs des commères et des gamins, reprit son aspect accoutumé. Mais si le soleil égrenait ses paillettes d'or jusque sur les pétales des plus mignonnes fleurs enfouies dans la mousse, si les libellules vertes et les papillons de pourpre, ivres de rosée, dansaient leur farandole habituelle dans l'air léger, si le bois enfin semblait déjà ne plus se souvenir du drame poignant qui venait de se passer à l'ombre d'un de ses arbres, il n'en restait pas moins, sous le grand chêne, une large tache de sang, du sang jeune et vermeil qui s'infiltrait dans la terre, goutte à goutte, jusqu'à ses racines mêmes.

III

Personne ne soupçonna Michel et quelques mois plus tard, lorsque l'émoi causé par ce tragique événement fut bien apaisé, personne encore ne trouva extraordinaire de voir le cantonnier épouser Francine.

(A suivre.)

Jean BARANCY.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le manque d'affaires et des réalisations bien naturelles du reste après la hausse de ces derniers jours ont fait reculer les cours de nos rentes et de la plupart des valeurs.

On déserte de plus en plus la Bourse, et l'approche des jours de fête va encore faire de nombreux vides dans les rangs des spéculateurs.

Le 3 % revient à 99.52 en baisse de 10 c. sur la clôture précédente; l'Amortissable finit à 99.75, et le 4 1/2 à 105.67.

Très peu de négociations sur les valeurs de crédit. Le Crédit foncier se maintient très ferme à 1,112.50; il se traite de nombreuses primes fin courant à 1,120 et 1,125, dont 10 fr.

La Société générale s'inscrit à 472.50; le Crédit lyonnais à 797.50 et la Banque de Paris à 657.50 n'ont pas varié.

Le Suez a baissé de 6.25 à 2,751.25. L'Italien à 90.90 n'a pas varié, tandis que les autres rentes étrangères faiblissent plus ou moins. L'Extérieure a reculé de 9/16 à 63 7/16; le Portugais n'est plus qu'à 23 5/8. Le Turc a baissé de 10 c. à 20.85, et la Banque ottomane de 2.50 à 567.50. Le Hongrois clôture à 94 11/16. Le Rio est faible à 391.25.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

AVIS AUX COMMERÇANTS

NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL

DES

DOUANES FRANÇAISES

Ainsi que la loi portant établissement du dit tarif.

Cette brochure de 140 pages contient les tarifs d'entrée et sortie des matières et produits fabriqués de toutes sortes.

Prix de la brochure : 2 fr.

Envoi franco contre mandat-poste de 2 fr. 25.

AGENCE V. FOURNIER

LYON — 14, rue Confort, 14 — LYON

(A l'entresol).

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE

ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes: Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements: 1 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de poste, soit aux libraires des départements.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr. Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,

19, rue des Saints-Pères, Paris.

SE TROUVE PARTOUT



THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes 8' »	125 grammes 2' 50
250 — 4 50	50 — 1. »

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

Même administration que le Journal des Demoiselles.
HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES
MODÈS POUR ENFANTS

VIENT DE PARAÎTRE
LE GUIDE EUROPÉEN

DES
HOTELS ET RESTAURANTS
en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND
Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, LYON

VICTOR DUPRÉ

69, Rue Tronchet, LYON

Fabrique d'Abat-Jour. — Pose de Cordes
Fournitures de Lames et Bâtons
Réparations à prix réduits

GRAND DÉPOT DE STORES

Ordinaires et fantaisie.

ABAT-JOUR D'OCCASION A VENDRE

Prix exceptionnels de bon marché.

(27^e Année) **VIENT DE PARAÎTRE** (27^e Année)

Le Petit Guide de Lyon

INDISPENSABLE AUX VOYAGEURS

IL CONTIENT

Renseignements sur les Administrations, Monuments, Pro-
menades, Excursions, Nomenclature des rues avec leurs
tenants et aboutissants.

TARIFS DES VOITURES

Service des Tramways et Omnibus. — Noms et Adresses
des Commissionnaires, Voituriers, desservant les environs
de Lyon.

Prix : 50 cent. — Franco par la poste : 65 cent.

EN VENTE

A l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

GADEFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par
conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint
une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les orga-
nes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille,
le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations
élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires
qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY
avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle
BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et
récréative. La correspondance continue que ce journal entre-
tient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus di-
verses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et
donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur
les détails de notre organisation militaire, administrative, judi-
ciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses
lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses
éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ;
la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la qua-
trième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux
de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue
de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande-affranchie.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en
faire la demande au bureau du SEMEUR, 92,
boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition)	30 »
Les Tendresses (2 ^e édition)	4 »
Poèmes (2 ^e édition)	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition)	4 »
Le Siècle Fort	0 50
Sonnets (2 ^e édition)	1 »
Devant la mer grande	2 »

PROSE

Contes sans prétention	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition)	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps)	10 »
— (3 ^e édition)	6 »
Les Pensées d'une Femme	0 50
Un Prince Ecrivain	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)
Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du
Port-Royal, Paris.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

Exposition universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
La plus haute récompense.

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 18, r. Labruyère, PARIS.
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.
Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

"NICE ROSE" CHARMES AND BEAUTY
RESTORER
Lait Américain incomparable
Donne au teint un éclat d'Eternelle Jeunesse. Veloutine et Savon exquis. —
Chez Parfumeurs: (Lait: flacon, 5 fr. et 1 fr. 50). Flacon d'essai: 1 fr. 60. —
Dépôt génér.: Ed. MAUSSEY, 16, Parc-Royal, PARIS.

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL: Aux Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, LYON

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

PARIS: 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS: 9 FRANCS. — SEINE: 8 FRANCS.

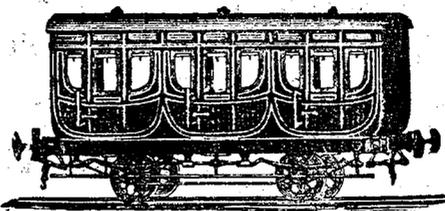
La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le Journal des Demoiselles a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.
L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles: pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.

LE WAGON



Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix: 30 centimes; franco par la poste: 35 centimes.

EN VENTE

A l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.

POUDRE PRIVAT

dite VERMIFUGE ROSE, marque
Eléphant, souveraine contre vers et convulsions. Prix: 30 centimes.
DÉPOT A LYON: Pharmacie du Serpent, 32, rue Lanterne, et Françon, 12, place Bellecour.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON